Viernes 27 de Noviembre de 1863 — BUENOS AIRES — AÑO XI—Numero 2970

LA TRIBUNA.

Imprenta y Oficina de la Redaccion
Calle de la Victoriaum. 31.

EDITOR RESPONSABLE—D. SATURNINO CORDOVA.

Precio de la Suscricion—40 ps. mensuales
Avisos hasta las seis de la tarde.

ALMANAQUE.

HOY 27—S. Facundo san Primitivo y san Acacio mártires.

Septiéme Lettre sur l'Emigration.

Buenos Aires, le 26 Novembre 1863.

A Monsieur Vignancourt, Directeur Gérant du Mémorial des Pyrénées.

Mes honorables compatriotes et contradicteurs ne m'ont fait qu'une seule observation sur la prémière partie de ma lettre du 10 de ce mois.

Ils ont jugé que j'avais été trop laconique dans les observations qu'ils ont trouvées d'ailleurs justes, à l'égard de la situation plus que difficile dans laquelle est généralement en France la petite propriété.

Ils pensent que, dans le double but que je me propose, dans l'intérêt de ce pays comme dans celui de la France, j'aurai dû traiter, avec plus d'étendue, une question d'une aussi haute importance.

Je prends donc l'engagement de revenir sur ce sujet, dès que l'occasion se présentera.

Aujourd'hui j'ai à vous entretenir d'un autre chapitre qui vous prouvera pourquoi, pendant sept années, je n'ai pas écrit une ligne, une seule ligne, en faveur de l'émigration dans la Confédération Argentine, et pourquoi depuis plusieurs mois, je crie de toute la force des mes poumons:

"DES BRAS! DES BRAS! DES BRAS!"

D'ailleurs ne vous ai-je pas promis, Monsieur, en terminant ma dernière lettre, que je m'occuperais de nouveau de la manière de vivre dans ces contrées.

Mais, pour vous faire connaitre, sur ce point, et le présent et le passé, il m'a semblé qu'il suffisait de citer deux exemples bien frappants, de raconter purement et simplement la vie des deux fonctionnaires qui ont occupé les plus hautes positions depuis quelques années.

Loin de moi l'intention de soulever le voile sur cette partie de la vie intérieure que tout homme de bien doit respecter, je me garderai de dire un mot, un seul mot sur ce qui doit rester muré.

Mais, d'un autre coté, j'entends user et non abuser du droit que j'ai de décrire ce qui s'est passé au vu et au su de tous et, pour ainsi dire, *coram populo.*

LA PRÉSIDENCE DE LA REPUBLIQUE AVANT PAVON (1)—LA PRÉSIDENCE APRÉS PAVON.

A deux reprises, en 1857 et en 1858, je me suis vu obligé, pour affaires que je devais traiter personnellement, de me rendre à San José, résidence du Général Urquiza, alors Président de treize Provinces Argentines seulement.

Avant même l'élévation du Général Urquiza à la Présidence, Buenos Aires en se séparant des autres provinces, avait déclaré ne vouloir se soumettre au joug du dictateur. Le manteau présidentiel dont s'affublait S. E., n'était en effet autre chose que la peau d'agneau dont s'enveloppait le loup.

La première fois que j'aperçus San José, à la vue de ses deux tours lourdes et massives, je ne pus me défendre de penser à ces donjons du moyen âge dont il existe encore, ça et là en Europe, quelques vieux débris.

Figurez-vous bien, Monsieur, une pareille construction qui n'était pas tout-à-fait terminée en 1857, c'est-à-dire, en plein XIXe. siécle.

J'ajoute que le soir même de mon arrivée pour la première fois, en conversant avec le maître de céans, il voulait bien m'apprendre, avec ce ton de fierté y de supériorité qu'il assume que trop souvent, que lui seul avait été l'architecte de ce colossal édifice.

Je me contentai de lui faire compliment de son vaste jardin qui méritait de fixer l'attention, grâce surtout à un jardinier français assez intelligent qu'il avait à cette époque; ce qui n'empêchait pas S. E. d'agir avec ce brave jardinier, à peu près de le même manière qu'il agissait avec ses autres ouvriers.

Je dois cependant me hâter d'ajouter qu'avec celui-ci au moins, il ne s'est jamais permis d'appliquer la bastonnade.

Cette masse de pierres, entassées sans gout les unes sur les autres, embrasse trois cours.

La première, la plus vaste des trois, renferme à l'entrée, à droite, la chapelle, à gauche la pulperia, c'est-à-dire Dieu et le diable.

Au fond de cette première cour est le moulin à farine.

Cette cour qui, par son importance, est bien remarquable, Monsieur, au point de vue philosophique et commercial; et vous comprendrez tout à l'heure pourquoi Dieu se trouvait placé à droite, et le diable à gauche. N'est-ce pas là le coté à gauche où se loge le cœur fort peu tendre et desintéressé de S. E?

Je reviendrai sur ce sujet; en attendant je passe dans les autres cours; tous les batiments qui les entourent sont de plain-pied.

Entr'autres pièces, dans la seconde cour se trouve la cuisine, pièce importante partout ailleurs qu'à San José, où l'on ne jouit ni de la vie matérielle, ni de la vie intellectuelle. On y vit machinalement, parcequ'il faut vivre. Trop heureux quand le souverain de cette sombre demeure ne prononce pas ces mots terribles: "*Il a assez vécu!*",

Aujourd'hui mon intention n'est pas de m'étendre longuement sur ce triste sujet, quoique je sois parfaitement instruit du long et effrayant catalogue de crimes commis par celui qui, depuis trente ans, gouverne au moyen de la terreur tantôt sous un titre, tantôt sous un autre; d'abord Commandant, ensuite Gouverneur et Général; et, après avoir été Président et Capitaine Général de la Cnfédération sans sortir d'Entre-Rios, encore une fois de plus Gouverneur de cette riche, mais trop malheureuse Province, telle est en peu de mots, la carrière politique de celui qui n'a cessé de fouler aux pieds toutes les lois divines et humaines.

Mais revenons encore s'il vous plait, Monsieur, à la construction due au génie du maître.

De la seconde cour assez mesquine, on passe à la troisième qu'on peut appeler la cour d'honneur.

Cette dernière cour est spacieuse et se présente assez bien; la toiture est élevée; tout autour règne un corridor supporté par de colonnes lourdes à la verité, mais les pièces sont assez vastes.

Je ne connais au reste que celles de gauche, servant de chambres à coucher aux visiteurs. La salle à manger occupe la moitié du fond de cette cour et à coté se trouve le cabinet de S. E.

Les pièces de droite me sont complètement inconnues, attendu que c'est là le *sancta sanctorum* où ne saurait pénétrer aucun profane; on ne doit même pas se promener de ce coté du corridor, parceque là sont les appartements, occupés par Madame Urquiza et sa nombreuse famille.

Je connais même, entr'autres, un ci-devant adjudant du Général, jeune homme qui, par distraction, dirigea un jour ses pas de ce coté prohibé. Tout à coup le malheureux s'est trouvé jetté par terre, les deux poings vigoureux de S. E. étant tombés, comme deux plombs, sur la tête du coupable.

Celui-ci n'eut qu'à se sauver sans tambour ni trompette, fort heureux de n'être pas fusillé, et jurant, mais un peu tard, qu'on ne l'y prendrait plus.

Cet exemple suffira d'ailleurs pour vous prouver qu'au besoin S. E. sait faire les choses elle même, et qu'elle peut parfaitement se passer d'exécuteur des hautes œuvres.

Mais ce qu'il y a de plus remarquable dans cette cour, ce sont, sans contredit, les croutes représentant les batailles gagnées par le *Le Nôtre* d'Entre-Rios.

Quand l'architecte résolut de couvrir ses murailles de ses hauts faits d'armes, on avait espéré que S. E. ferait grâce à ses visiteurs, ou du moins qu'il leur parlerait peu ou point de ses pompeux récits.

Vain espoir! Cette manie de S. E. de se croire *le Vainqueur des vainqueurs de la terre* n'a fait que croitre et embellir. Il semblait au contraire que la présence de ces daubes où domine le rouge, était un excitant, et stimulait la verbosité du terrible guerrier.

En effet, chaque victoire n'était pour lui qu'un nouvel outrage à l'humanité.

Vences, Pago Largo, Arroyo Grande, India Muerta sont autant de crimes commis de sang froid, en faisant égorger les malheureux prisonniers.

Les dernières lignes tracées par mon savant ami le Docteur Florencio Varela, lorsqu'il tomba frappé par le poignard d'un assassin, étaient justement sur la première de ces batailles.

Ce courageux écrivain, aprés avoir reproduit dans son journal, *Comercio del Plata*, le rapport même du Général Urquiza qui nommait à Rosas les officiers supérieurs qu'il a fait fusiller en outre des sept cents Correntinos prisonniers, conclut son article d'adieu à ce monde en ces termes, termes que me resteront à jamais gravés dans le cœur. Ils prouvent clair comme le pur qu'il fut l'homme d'honneur, l'homme de bien par excellence.

"JUSTICE DU CIEL!"—écrivait-il en parlant du Vainquer de Vences et de ses soldats—"QUE CES BOURREAUX REÇOIVENT L'UNIQUE CHATIMENT QUI PUISSE DÉSORMAIS LES ATTEINDRE SUR LA TERRE; L'ANATHEME DES HOMMES DE BIEN, QUELQUE SOIT LE LIEU QUI RETENTISSE DE CES MÉFAITS."

Pago Largo! Nouvelle boucherie de prisonniers! et le Général Urquiza ordonna à un jeune Entre-Riano d'écorcher le cadavre du Gouverneur de Corrientes, Veron de Estrada et de saler sa peau pour en faire des lanières.

Le Général, s'apercevant de l'hésitation du jeune homme, lui lança aussitôt de terribles paroles, en ajoutant: "*Si tu n'obéis à l'instant, je donne ordre de te fusiller.*"

Ces lanières, présentées à Rosas, furent un présent digne du donateur et du donataire.

Quand, de retour dans sa province, le malheureux jeune homme revit le toit paternel, le premier cri d'angoisse que proféra son pauvre père fut: "Va-t-en, tu me fais horreur."

Il fallut alors prouver au père dans quelle affreuse alternative son fils avait été placé.

Arroyo Grande! Massacre principalement d'Orientaux.

India Muerta! Encore les braves Orientaux sacrifiés!

Un document, signé des Ministres de France et d'Angleterre résidents à Montevideo, constate que les prisonniers égorgés à la suite de cette dernière bataille s'élevaient au nombre de mille.

Bien entendu, dans ces quatre tableaux qui occupe une partie des quatre murailles de cette cour d'honneur, on ne voit que l'invincible Général—c'est le nom qu'il n'a que trop long temps porté-avec un autre qu'il conserve encore en dont je parlerai tout à l'heure on le voit chargeant au grand galop l'ennemi à la tête de ses lanciers Entre-Rianos; mais on ne voit rien de ses actes barbares à la Mourawief.

C'est ainsi que S. E. fait écrire ou représenter l'histoire.

Comme si un pays qui avait donné le jour à un Florencio Varela, ne pouvait pas avoir aussi un jour son Tacite!

En attendant ce jour—le jour de la justice!—j'aurai au moins le mérite de n'avoir pas manqué au devoir d'un honnête homme.

J'ai dit et je dirai la vérité en dépit des menaces du poignard, comme il m'est déjà arrivé.

Où en serions-nous donc, grand Dieu! si, par les menaces, le méchant pouvait imposer silence à l'homme de bien?

Il s'agit maintenant de vous faire connaitre, Monsieur, comment on vit à San José où le nom de LIVRE est inconnu, encore bien moins la chose.

1er. repas ou déjeuner n'existe là que pour mémoire..... zéro.

2ème. repas ou diner est le seul où l'on sert du vin.

Mais comme S. E. ne boit que de l'eau tous les méchants sont buveurs d'eau, ainsi le dit la chanson,—il est entendu que les intimes et tous les chers Entre-Rianos doivent s'abstenir d'une boisson, bonne tout au plus pour des goujats ou ce qui est la même chose pour des gringos.

La première partie de ce repas se passe dans le silence le plus complet jusqu'au moment où S. E. annonce qu'il est permis de converser.

Le diner dure tout au plus une heure, le souper une demi heure.

La conversation varie peu. Les prix courants des produits du pays et les évènemens du jour en font ordinairement les frais.

Si, parmi ses convives, se trouve quelque étranger à sa province, le Général ne laisse pas échapper l'occasion d'introduire quelque épisode où il se pose en fier conquérant.....par le choc des armes, bien entendu.

Jamais, ó grand jamais, le mot pour rire.

Aussi, quoique nous français, nous ne soyons pas une nation à *spleen*, cependant je défie un français de vivre quelques mois seulement à San José, sans être atteint de cette sombre maladie.

Le maître qui fait lui-même les honneurs de sa table, se place toujours seul à un des bouts et, avec son œil scrutateur, il remarque tout ce qui s'y passe, même les choses les plus minutieuses et qui, pour d'autres, passeraient inaperçues, par exemple, les personnes qui se permettent de prendre son vin Carlon dont il y a toujours deux carafes sur la table.

Plus d'une fois des Entre-Rianos m'ont dit: "Que vous êtes heureux, Monsieur, de pouvoir prendre du vin."—

Pourquoi n'en faites-vous pas autant, ai-je repris?—Nous n'osons pas—C'est la seule réponse qu'on m'ait faite.

Madame Urquiza occupe à table la première place à la droite du Général; aprés Madame Urquiza viennent les autres dames de la famille; elles se suivent par rang d'âge, et toutes sont fidéles à la consigne de ne pas toucher au vin, de ne jamais prononcer le plus petit mot.

Comme le salon n'existe que de nom, il en résulte que cet autre charme, et le plus grand de la société, est nul, tout-á-fait nul à San José.

A la description de ce fait et de beaucoup d'autres, vous vous imagineriez sans doute, Monsieur, qu'il s'agit d'une province située à 3 ou 400 lieues de cette capitale.

Détrompez-vous. La province d'Entre-Rios n'est séparée de celle de Buenos Aires que par le Rio Paraná, et San José n'est qu'à 65 lieues de Buenos Aires, c'est à dire de la cité où la femme occupe dignement un rang vraiment distingué, où l'étranger reçoit l'acceuil le plus bienveillant, et où l'on peut affirmer, sans que les hommes le trouvent manvais, que le plus bel ornement de cette agréable société, est bien *la gracieuse et affable porteña.*

Aussi, à ces ennuyeux et peu succulents repas auxquels j'ai assisté à San José, en présence surtout du silence de ces dames, j'ai été plus d'une fois tenté de dire au Seigneur de ces tristes lieux: "Comment, "général, avez-vous le courage de nous "priver d'entendre des accents aussi doux? "Etes vous donc insensible à la suave mé-"lodie produite par la voix charmante de "la femme, et surtout si cette voix de fem-"me est une voix *argentine?*"

Mais j'ai vite reconnu qu'un pareil langage n'eut pas été compris.

Vous en conviendrez, Monsieur, quand je vous aurai cité les traits suivants dont j'ai été témoin. Notez bien que je parle *de visu.*

Un jour au diner, au milieu de plusieurs plats de viande de plus ou moins de résistance, apparait un poulet très convenable pour un diner de deux ou trois personnes.

Aprés avoir bien considéré le poulet, je me mets á compter le nombre des convives á table. Ils étaient dix neuf, *dix neuf ni plus ni moins.*

J'attendais donc, avec une véritable impatience, la solution du difficile probléme qui eut certes embarrassé le premier écuyer tranchant d'Europe.

J'étais curieux de voir comment s'y prendrait l'écuyer tranchant Entre Riano pour distribuer une tranche du susdit volatile á 19 personnes dont plusieurs paraissaient des gaillards d'un solide appétit.

Après quinze longues minutes d'attente, le plat en question est placé devant S. E.

Je suis tout yeux, afin de pouvoir apprécier ce véritable tour de force.

Enfin une cuisse se détache et se donne á Madame Urquiza.

J'approuve en mon for intérieur, mais cette circonstance ne fait qu'accroitre mon embarras.

Dans ma simplicité toute française, j'avais à l'avance calculé que les cuisses se partageraient au moins en deux.

Mes yeux deviennent donc de véritables portes cochères pour mieux juger l'opérateur et l'opération.

De cette fois au moins mon attente n'a pas été de longue durée.

Le plat était toujours resté devant S. E. D'autres parcelles du poulet se détachent, quand tout-à-coup je vois.... *admirabile dictu!*.... un mouvement de l'opérateur dans la direction de sa propre bouche et opérant, par absorption, de la manière la moins douteuse pour mes yeux et pour l'estomacde S. E.

J'avoue que c'était la première fois de ma vie que j'assistais à une aussi étrange solution. Mais il faut dire que, Dieu merci, j'ai vécu ailleurs que dans la société de San José.

Plus tard, j'ai vu d'autres traits assez semblables, par exemple, j'ai vu un énorme plat de riz au lait dont S. E. avait servi la moitié à ses convives, c'est à dire qu'il en avait encore assez pour offrir à 15 personnes présentes et cependant, sans autre cérémonie, ce restant du dit plat, sans le déranger, est ingurgité par S. E.

Grand bien lui fasse, me suis-je dit, de même que quand je lui ai vu engloutir trente pêches, sans même en offrir une seule à qui que ce soit.

En résumé, pour qu'on puisse apprécier comment on vit à San José, il suffit de citer le fait suivant.

Un banquier, M. B—qui a acquis une certaine célébrité à cause des affaires qu'il a faites avec le Général Urquiza durant sa présidence, avait pris l'habitude, quand il devait passer plus de 24 heures à San José, d'amener avec lui son cuisinier.

Cela n'étonnera nullement tous ceux qui savent que ce banquier est un juste appréciateur de la bonne chère.

J'ignore s'il emportait son coucher; mais, pour ma part, dans ces chambres de quatre ou cinq lits, j'y ai toujours vu des draps d'une blancheur tellement problématique, que je n'ai jamais osé me coucher autrement que tout habillé.

Cependant, pour ne pas manquer à la vèrité, je dois dire que, pour recevoir dignement certains diplomates européens, S. E., notamment en une occasion, s'est mise en frais. Elle n'a voulu admettre sur sa table, que PERDRIX, VOLAILLES, DINDES, rien, en un mot, que VIANDES BLANCHES! *le potage même était au poulet!*

Je dois ajouter que S. E, m'a declaré qu'il ne paraissait à sa table aucun plat sans son ordre.

Son excessif amour propre l'a même persuadé qu'il est fin gourmet!

Tel était San José à l'époque de la Présidence dont je m'occupe.

L'édifice actuel a remplacé, il y a peu d'années, le rancho qui a abrité S. E. pendant plus de vingt ans.

Un rancho! c'est à dire une cabane semblable à celle de nos bucherons dans nos forêts de France!

Une cabane pour le tout-puissant gouverneur, le plus riche propriétaire d'Entre Rios!.

De combien de crimes cette cabane été temoen avant d'être demolie!

Pour conclure ce chapitre de la première Présidence, je dois dire, en aussi peu de mots que possible, les moyens mis en pratique pour accquerir cette fortune colosale.

Sans doute, comme tout despote, S. E. a adopté de bonne heure certains principes inexorables. "TOUT HOMME QUI N'EST PAS POUR MOI, EST CONTRE MOI."

"APPAUVRIR SES ENNEMIS, ET S'ENRICHIR À LEURS DÉPENS."

Ces principes ont été suivis à la lettre, il n'a pas de doute; mais S. E. a eu aussi plus d'une corde à son arc.

En vous décrivant, Monsieur, l'entrée de l'édifice de San José, je vous ai dit que le bon Dieu etait logé à droite, et le mauvais diable à gauche.

Le moment est venu de vous donner l'explication de cette énigme.

La *pulperia* de San José, outre l'épicerie, base de toute boutique de ce genre, réunit la boulangerie, la cigarrerie, la mercerie et la quincaillerie, certaines étoffes communes et jusqu'a quelques medicaments usuels.

La ville la plus proche est éloignée d'au moins sept lieues de San José.

Il en résulte que de gré ou de force tous les habitans du voisinage sont cliens de cette *pulperia* ou magazin d'épicerie.

Les visiteurs qui voudraient prendre un morceau avant le diner, les ouvriers, les gauchos et autres sont bien forcés de tout prendre à cette boutique oú tout se vend au poids de l'or.

Par exemple, il fallait payer le pain jusqu'à un franc la livre ou s'en passer. Tout était au même taux.

Aussi les visiteurs prétendaient-ils qu'ainsi rançonnés, ils payaient à l'avance chaque jour largement leur diner et leur souper.

Là, et là seulement, il leur était parfaitement permis de prendre telle quantité ou qualité de vin qu'il leur plairait et même de consommer ce qui n'avait jamais paru sur la table du Seigneur et Maitre, champagne, eau de vie, liqueurs, cafe, &a.

Mais les plus à plaindre étaient les pauvres soldats qui, depuis 1853, étaient recrutés dans les autres provinces confédérées. Ils étaient censés former la garde d'honneur de S. E., mais, par le fait, ils n'étaient autre chose que sa garde d'argent.

Et cette garde a été fidèle jusqu'à Pavon! La terreur y était bien pour quelque chose, il faut le croire.

La terreur dans l'Entre-Rios remplace la paye du soldat.

En effet, non seulement le soldat ne reçoit rien, mais, au premier appel de son Général, il doit se présenter avec deux chevaux dont un sellé. Il en résulte que, quand les moyens lui manquent pour acheter ces chevaux, il se trouve dans l'obligation de se les procurer par le vol.

Voilà comme le despotisme moralise le peuple!

Quant aux soldats des provinces confédérées, campés á San José, pour ceux là c'était tout différent.

Dans aucun état, aucun soldat n'a jamais été mieux payé.

Ceux-là touchaient leur paye avant tout autre employé! Ils l'ont touchtouchée même pendant l'année qui a précédé Pavon, alors qu'il n'y avait pas un fonctionnaire qui reçut un centime!

Mais l'argent, au lieu d'entrer dans la poche du pauvre soldat, passait, sans formalité, dans celle de S. E.

Ce tour de jarnac s'operait au moyen d'un véritable mémoire d'apothicaire, tenu á la *pulperia* pour compte de chacun de ces militaires.

Comme vous le voyez, Monsieur, le métier est bon. Faut-il donc s'étonner si depuis 25 ans. S. E. a inondé sa province de boutiques d'épiceries qu'il a commanditées.

Malheur á celui auquel il confie ses intérêts et qui le trompe!

Fant-il donc s'étonner si le nom qu'on a depuis long-temps donné á S. E. est celui de

"*El primer pulpero*—LE PREMIER EPICIER D'ENTRE-RIOS."

Oú êtes-vous donc, Gavarni?

Certes, si vous étiez ici, vous n'eussiez pas manqué d'augmenter considérablement le nombre de vos celèbres coquardeaux.

Je recommande toutefois à un compatriote, à un crayon spirituel que nous avons ici, ces types inédits pour servir des "SUITE Á LA COLLECTION DE GAVARNI", *l'épicier-gourmet, l'épicier architecte, l'épicier Général, l'épicier Gouverneur etc. etc.*

Vous me connaissez assez, Monsieur, pour savoir que tout ce que je viens de tracer, est de la scrupuleuse verité.

Quel interêt aurai-je pour trahir cette vérité?

S. E., dit-on, m'a volé cinq cents colons. Mais ne dois-je pas plutôt remercier Monseigneur, et lui repeter chapeau bas?

"IL M'A FAIT, EN LES PRENANT, BEAUCOUP D'HONNEUR."

D'ailleurs S. E. n'a jamais compté les hommes, il ne nombre jamais que les animaux, et ceux là c'est par milliers, au lieu que mes colons n'étaient que quelques misérables centaines!

Est-ce que cela vaut la peine d'en parler?

Mais ce chapitre est dejà bien long; celui de la Présidence après Pavon fera donc l'objet l'objet de ma prochaine lettre.

Je ne puis néanmoins terminer celle-ci sans apprendre à Mr. d'Irumberry, si bon pour ses chers compatriotes basques, que les troubles de la Rioja dont il a parlé, sont terminés.

Le Général Peñaloza, surnommé *le Chacho*, et de plus le grand ami du Général Urquiza, n'existe plus; il a été traqué jusque dans ses montagnes, et tué.

Vous le voyez, Monsieur, la paix s'affermit dans ces contrées.

Déjà on ressent les effets d'un bon gouvernement.

J'espère donc beaucoup, car Madame de Staël a dit: "*Les peuples ont les gouvernements qu'ils méritent.*"

Veuillez agréer, Monsieur, mes salutations empressées.

J. LE LONG

Ancien délégué de la population française de la Plata.

LITERATURA NACIONAL.

ENSAYO

SOBRE LA NOVELA EN LA DEMOCRACIA Ó JUICIO CRÍTICO SOBRE LA EMILIA DE R. EL MUJIENSE (1)

Por Lucio V. Mansilla.

A SU AMIGO RUFINO VARELA.

(Continuacion).

III.

Establecido que los materiales literarios para el lirismo, la epopeya, la novela y *romance* tienen que ser pobres en la democracia, hasta que esta no haya realizado sus primeras aspiraciones, y dada la razon de todo ello, tal cual yo la concibo,—resta ver si vale la pena de que el crítico se ocupe detenidamente en aquellas producciones cuya tela sea esclusivamente la vida americana, quiero decir, sus usos y costumbres sociales, sus defectos y sus vicios, combinados con lo que del Viejo Mundo nos importe la inmigracion y la civilizacion europeas.

No disertaré sobre este punto porque decir que *si vale la pena* es un corolario que se desprende de lo dicho hasta aquí. Así, pues, continúo pidiendo perdon al lector por haberle engolfado en tan altas y sérias reflexiones, y por la manera informe y confusa como todas ellas de mi pluma han brotado. Culpa es de mi insuficiencia, y en parte del anhelo que he tenido de abordar cuanto antes el tópico principal, el cual, como lo indica el epígrafe, es una novela de costumbres, publicada por un mi amigo, que mejor esgrime la pluma del crítico mordaz á lo Fray Gerundio ó Villergas, que el pincel á lo Fernan Caballero ó Fernandez y Gonzalez, sea dicho con toda franqueza ó imparcialidad.

IV.

Emilia, es un cuadro de costumbres bonaerenses presidido por esta idea,—inspirar horror al coquetismo; y considerada de este punto de vista nada ofrece de particular. Pertenece al número de una de tantas novelas sentimentales.

R. el Mujiense, bajo cuyo seudonimo se oculta el autor,—ha elejido el género mas dificil, es decir, el género narrativo, porque siendo este una especie de diálogo con el lector, es necesario que la animacion se sostenga hasta el fin;—que las escenas no se prolonguen demasiado, ni pasen fugaces como las móviles vistas de un panorama, sin escasear, ni prodigar profusamente los detalles.

Su forma es entrecortada. Esto es, está dividida en capitulos breves y concisos, que comienzan con una digresion ó preambulo, y acaban casi todos con un incidente nuevo, calculado para aumentar la emocion del lector ó despertar su curiosidad; ó con alguna moraleja, cuyo objeto parece ser atenuar las impresiones desfavorables que en el espíritu de aquel producir haya podido, el choque de las pasiones humanas puestas en juego.

En este sentido, *Emilia*, adolece de un defecto capital. Descúbrese desde luego que *R. el Mujiense* ha procurado hinchar su libro de máximas morales, siendo asi que, en la novela, la moral debe consistir, no tanto en los pensamientos, cuanto en las diversas situaciones que se pintan, ó en el desenlace final, ora se quiera premiar la virtud y castigar el vicio, inclinándose al sistema de las compensaciones; ora hacer sufrir persecuciones á la inocencia y no salir triunfante á la iniquidad, para que la una reciba su condigno castigo y la otra en recompensa merecida, en un mundo menos borrascoso é infinitamente mas justiciero que aqueste en que vivimos.

Asi, no es estraño que el *R. el Mujiense* haya incurrido en ciertas contradicciones. Por ejemplo. Al paso que en una parte muéstrase enemigo del suicidio y le vilipendia y le anatematiza, en otra, pensando como Salomon,—que el mas dichoso era aquel que no ha nacido,—añade: "Por eso "cuanto mas dura la vida tanto mas se ar-"raiga el convencimiento de que la muerte "es una necesidad mayor para la felicidad "del hombre, que la vida misma." A lo cual yo contesto. Pero si esto último es cierto; porqué me negais el derecho de ser feliz, pintándome el suicidio como un crímen, como la negacion de la felicidad?

Porsupuesto que si estas dos ideas, opuestas entre sí, hubiesen sido proferidas por alguno de los autores de la novela, yo no habria apuntado su contradiccion. Pero siendo ellas dos reflexiones morales que hace el autor, no puedo dejar de estrañar que primero se muestre tan cristiano y despues tan dolorosamente escéptico y hastiado.

Mas el lector querrá saber quien es *Emilia*, y á la verdad que es tiempo de decirle ya. *Emilia*, es una coqueta tan espiritual como hermosa,—que como todas las coquetas,—engaña á un hombre, justamente al infeliz que comete la necedad de amarla con amor; que se casa por interés, que luego se hastia de su marido, y, en suma, que despues de mil padecimientos materiales y morales muere ... Yo habria preferido salvarla, haciendo morir en cambio á otros menos pecadores y delincuentes que ella, presentando de esta manera, no un tipo de arrepentimiento,—sino los efectos de una regeneracion moral por el dolor. Pues, si hemos de creer en otra vida, —morir no es un castigo para los que han sido buenos, al paso que bien puede serlo para los que hayan delinquido.

Emilia es un tipo execrable, atroz; pero que abunda, y en este sentido ha hecho bien *R. el Mujiense* de tratarlo con dureza, —diciendole á la sociedad, *mirete ahí*, y al hombre cuyo corazon siente las primeras torturas del amor,—estudia antes de declarar el mal que te aqueja, á la mujer que lo produce, pues, como dice Seneca,—la llaga del amor quien la hace la sana.

No obstante, son demasiado rápidas sus transiciones, no siendo, como no es en efecto, Emilia, un carazon intrinsecamente malo. Es este otro efecto que campea en casi todo el desenvolvimiento de la obra; y lo apunto á grandes rasgos para que si *R. el Mujiense* se siente animado por su primer recomendable ensayo corrija ese anhelo impaciente de hacerle ver el fin al lector. El lector tendrá paciencia, y gozará doblemente viendo producirse los cambios con mas naturalidad.

D. Agapito, el rico *estanciero* marido de *Emilia*,—aparece primero como un hombre torpe y brusco, con sus puntas de cruel, y, diriase, poco honrado; despues como una alma generosa, susceptible de abnegacion, si bien dominada por el genio satánico de la venganza. De manera que el *D. Agapito* de las primeras páginas aparece incompatible con el de las últimas. Y, á propósito, haré notar que si en el teatro es permitido perturbar las leyes del tiempo y del espacio, en la novela no lo es,—por cuya causa el lector no puede dejar de sorprenderse viendo á D. Agapito, casi simultáneamente en Bahia Blanca y el Tandil, puntos que distan cerca de cien leguas uno de otro.

Maria, que es otro de los tipos de *R. el Mujiense*, y que por su naturaleza apasionada, sencilla y juguetona interesa sobre manera,—deja en el lector una impresion de tristeza, que solo pudo definir diciendo que se parece á una decepcion,—impresion que hubiese sido conveniente atenuar, pintando las borrascas de su alma, las asechanzas á que estuviera espuesta antes de acudir á la cita.... á esa cita que parece ser el resultado de una gran debilidad femenil, que la imajinacion no puede prescindir de sospechar; pero que la simpatía y el cariño rechazan, pues, como acabo de decirlo, Maria interesa desde luego, y el corazon es naturalmente indulgente con todo aquello que lo cautiva.

En cambio de este pequeño defecto, encuentro que el tipo de *Armindo* es escelente, y que el autor ha manejado diestramente su pincel al bosquejarlo; los colores de su paleta son vivos como los de la naturaleza. Juzgad por este fragmento lleno de filosofía, á la vez que revela en el autor bastante conocimiento del mundo.

—¿Me amas? preguntóle Armindo.

Ella pareció contestar con sollozos entrecortados, bañando con sus lágrimas el pecho del amante.

—Lloras, Maria? ¡Oh! tu no me amas, dijo aquel como sorprendido.

—Lloro, Armindo, porque para ser creida de tí, has exijido el sacrificio de una cita, lloro porque presiento que me engañas, si Armindo mio: el hombre mas honrado, el mas leal no lo es tratándose de engañar á una mujer.

"Y asi era en efecto; pero ese presentimiento era tardio.

"Aquel Armindo, de cuya lealtad y sentimientos delicados hemos podido juzgar tratándose de una hermana ó de un amigo, estaba abusando del amor de una jóven, con la impasibilidad del niño ajitando al aire uno de sus juguetes.

"Ahí teneis al hombre.

Buscar en él la perfeccion árdua tarea seria, y.....

En un *Doctor Manzano*, *R. el Mujiense*, ha querido personificar al abogado sin escrúpulos, de instintos crueles y carnales.

Es un ser odioso, antipático, que aunque parece ser tomado del natural, no creo haya existido, felizmente para nuestra sociedad. Yo aborrezco las malas máximas tanto como los malos ejemplos.

El autor ataca con este motivo lo que en la jerga del derecho llaman *iguala*. No pienso como él que la iguala sea inmoral. Y no pienso como él, porque opino que la profesion de abogado, lo mismo que la de médico,—debiera ser libre como cualquiera otra profesion, arte, industria ó medio de vivir; libre como la profesion de injeniero, de ajente de negocios, de maestro de escuela etc; en una palabra, como en algunos estados Norte-Americanos, donde para ser abogado, solo se exije un exámen público ante un juri de letrados. Para curar no se exije ninguna formalidad.

La iguala es una convencion, un contralo entre el abogado y el cliente. No es ella la que dá márjen á tantas inmoralidades é indignas esplotaciones como se vén —sino el bajo carácter de ciertos letrados.

Asi, por ejemplo, tal abogado, que no hace igualas, esplota y arruina á un cliente, al paso que tal otro, que las hace, devuélvele lo que la mala fé ó el dolo le han arrebatado. Pero estas reflexiones comienzan á estar fuera de lugar. Vuelvo á mi asunto.

Jorge, el amante tierno, sincero, capaz de un sacrificio por la mujer de sus ensueños, no presenta ninguna faz orijinal. Su fin es el de todos los hombres engañados, que en su desesperacion han acariciado el cañon de una pistola—casarse despues, lo que equivale á decir, olvidar sus desengaños, olvidar su desesperacion, olvidar sus protestas para jugar á la mas gruesa de las aventuras.

No me detendré á bosquejar los demás personajes, porque para ello seria menester epilogar toda la novela, y prefiero remitir el lector á ella.

Voy, pues, á concretarme á algunas observaciones finales, que completarán este *ensayo*; y mi juicio sobre el libro de mi amigo—libro que como se vé, juzgo mas bien como cofrade, no creyendo me suceda lo que dice Goeth—que aquel de quien los literatos se prometen algun apoyo, es objeto de sus elojios, asi como el que los critica viene á serlo de su odio.

Quitándole á *Emilia* todo lo que he dicho tiene de rebuscado y algunas locuciones imperfectas—el estilo es fluido y corriente, elevándose á veces, no diré á la elocuencia, pero si á una sostenida naturalidad.

Algunas de sus escenas son patéticas y muchas de sus descripciones y observaciones exactísimas. Así, por ejemplo, hablando del templo de San Francisco, encuentro las frases siguientes, que me recuerdan algunas impresiones de la infancia, época en que yo transitaba aquella calle, en la cual moraba mi anciana y valetudinaria abuela.

"La cúpula del convento de San Francisco ostentaba tambien su frente orgullosa á despecho del arte, y las laterales que le sirven de único apoyo parecian burlarse del tiempo, contra el cual ninguna precaucion tomó el que trazó aquella obra tan atrevida como hermosa.

"Nadie puede fijar su vista al espacioso y elevado muro que dá al poniente, sin que se sienta poseido de una especie de austeridad franciscana.

"Pocos son los que pasan por su larga vereda, sin que al menor ruido no crean en la posibilidad de que aquella inmensa mole esté á pique de desplomarse, de modo que parece hecha con el doble objeto de recordar á los fieles transeuntes que la muerte puede sorprenderlos en la plenitud de su salud, en lo mejor de sus negocios, ó en medio de las doradas ilusiones de la vida."

Son tambien muy justas todas las observaciones á propósito de la preocupacion contra los Gallegos,—esos hijos de la patria de Pelayo y Pardo de Cela—esos hijos de la tierra que fué el antemural de los cristianos contra el agareno.

Voy á concluir revelándome contra una tirada relativa al Dr. Manzano, contra una blasfemia de *R. el Mujiense.*

Aborrezco como él las cartas, todos los gremios con tendencias aristocráticas, es decir, á gozar de franquicias y privilejios que no todo el mundo puede tener.

(*Concluirá.*)

PUBLICACION SOLICITADA.

Sres. Redactores de la *Tribuna.*

Agradeceremos á vds. se sirvan publicar en su acreditado periódico las siguientes líneas:

Somos de vds. Sres. Redactores atentos servidores.

Unos vecinos del pueblo de Restauracion.

Por segunda vez tenemos que recurrir á la prensa para hacer conocer del público la indiferencia ó lentitud con que procede el Juez del Crímen del Departamento de Corrientes, respecto de la remision del reo Francisco Alzaga, que ha sido pedido en cuatro exhortos á ese funcionario.

No se concibe Sres., ese empeño de ciertos individuos de Corrientes en proteger á un malvado que debia ser espulsado

---

[1] Mémorable battille gagnée par le Général Mitre sur le Général Urquiza dans la journée du 17 Septembre 1861. Ee Général Mitre alors Gouverneur, commandant l'armée de Buenos Aires.

FOLLETIN.

LOS ENEMIGOS DEL ALMA

NOVELA DE COSTUMBRES

POR

D. MANUEL FERNANDEZ Y GONZALEZ.

hop, si quieres probarte conmigo, por más que lo sienta, porque esto causaria un grave disgusto á Enriqueta, estoy á tu disposicion.

—No; dijo Enrique; obras conmigo de una manera franca y leal, y no encuentro razon alguna para que nos pongamos frente á frente.

—No basta eso, dijo la Roche; es necesario algo más: debemos ser grandes amigos, y amigos del corazon; me eres completamente simpático, y yo debo sértelo á tí.

Tú eres el único hombre frente al cual me pondria yo sin la seguridad de vencer; y yo soy tambien el único de quién tú puedes temer ser vencido; tú eres un lobo marino, y yo un lobo de tierra; nuestra historia se parece mucho; y si la tu ya no es t